

Un caillou dans la chaussure

Lorsque l'aube dépose ses restes de bleu sur le bord arrondi de la rivière et commence à saupoudrer d'or la pointe des sapins, tu marches le long du Doubs, ton chien devant, toi derrière, comme tous les matins. La lumière secoue ses poussières fines au-dessus des feuillées qui se fauillent entre les arbres puis glissent sur l'eau pour s'y refléter et dessinent des formes maladroites sur tes joues fraîches, sur les ailes de ton nez et au coin de tes yeux plissés. Tu ressens une certaine sérénité dans ses pas solitaires, une plénitude tel un œuf couvé par le chant des oiseaux qui s'éveillent, l'odeur ardente des épines résineuses et la certitude que ta place est ici. Ce sentiment t'accompagne tout au long de ta balade au lever du jour et grandit encore, lorsque sorti de la forêt pentue, tu aperçois ta maison et son petit coin de terre. Tu ouvres le portail en sifflotant, prends le courrier, et...

Tu la trouves là, entre la haie et les plants de rosiers, en boule, couchée comme un galet sur la terre encore gelée. Ses mains sont recroquevillées, enroulées et pressées contre sa poitrine. Une mèche grisonnante souligne sa joue mais ses cheveux sont brun-roux, un peu collés sur les pointes et forment une étoile de mer autour de sa tête sur le gazon. Elle porte des savates de gymnastique usées bleu foncé avec des traces de boue, un pantalon de jogging noir et un sweat à capuche vert. Son dos est au Sud, alors que son visage se tient dans l'ombre de ses épaules.

Tu restes figé à la regarder pendant un long moment, empierré dans le questionnement, la surprise, la peur. Tu ne sais pas quoi faire. Tu t'approches prudemment de cette masse inerte et tu sens l'herbe encore gelée craquer sous tes pieds ; déçument, tu ne peux pas la laisser là. A-t-elle passé la nuit sur le devant de ta maison ? Tu te demandes alors si des voisins l'ont vue ou si quelqu'un maintenant t'observe en train d'observer ce semi-cadavre enroulé sur la pelouse de ton jardin. Tu te prépares déjà mentalement à te défendre :

- Oui, je la connais mais cela fait 40 ans que je ne l'ai plus revue.
- Non, je ne l'ai pas entendue arriver.
- Non, ce n'est pas moi qui l'ai tuée. Mais elle n'est pas morte n'est-ce pas ?

Ta compagne ne va pas tarder à rentrer du travail. ; il te faut réagir. Tu prends peur. Cacher le corps ? Oui mais où ? La mettre sur le trottoir dans l'espoir qu'un passant compatissant s'occupe d'elle ? ou qu'elle s'en aille comme elle est venue, à l'instar de ces petits chats qui tombent de plusieurs étages, assommés pendant quelques minutes et qui se relèvent soudain pour repartir en se dandinant comme si de rien n'était ? Non, tu dois la transporter à l'intérieur ! Elle respire encore. Tu espères peut-être plus pour très longtemps. Et puis cette femme n'est pas une inconnue ; elle était ta promise il y a longtemps. Mais ce n'est pas le poids des souvenirs qui te fait agir, ni le remords hypothétique de ne pas t'être bien occupé d'elle par le passé. Non, tu

envisages de la prendre dans tes bras par crainte du qu'en-dira-t-on. Tu essaies de la réveiller ; elle ouvre à peine les yeux mais tu ne sais pas si elle est vraiment consciente ni même si elle t'a reconnu. Tu penses qu'il n'y a que ça à faire : la porter. Tu dois t'y reprendre à plusieurs reprises, le genou dans la terre meuble et les bras en nid, comme pour transporter un oiseau décharné. Il te faut beaucoup de force. Elle est légère mais l'énergie que tu mets à accomplir ce geste est énorme. Et puis, tu la poses au milieu de ton salon.

Maintenant qu'elle est là et toi debout en face, les bras vides, tu ne sais pas quoi faire. Tu es pétrifié, partagé entre l'accueil et le rejet, entre la pitié et l'indifférence. Une tache sur le rouge bordeaux de ton tapis. Tu la regardes de haut, les bras croisés sur ta poitrine pour empêcher ton cœur de sortir de son lit. Tu te dis qu'elle ressemble à un cadavre gisant dans une mare de sang. Pourtant lorsque tu l'as installée sur le sol, tu as pu sentir son souffle tiède frôler ton épaule, ses mains rêches gratter la peau de ta nuque. Pour un peu, tu aurais presque pu imaginer qu'elle avait prononcé ton nom. Et puis cette odeur, la sienne, si particulière et que tu reconnais.

Ta compagne revient. Tu t'imagines qu'elle va se mettre à hurler, reculer de plusieurs mètres mais non. Elle avance pour poser sur la table en verre son jeu de clés. Tu l' observes. Elle voit la gisante, arrête son mouvement pour quelques secondes puis elle se tourne vers toi et te demande :

- Elle va rester là ?

La prend-elle pour une poupée de cire, un déchet dont il faut absolument et rapidement se débarrasser, un objet de déco détonant ? Mais : pas de qui ? pas de pourquoi ? pas de comment ? Juste s'en débarrasser et vite ! Tu te sens comme un enfant qui n'a pas bien rangé sa chambre. C'est tout. Elle repart dans la cuisine. Tu la suis. Elle prépare le dîner et tu l'aides avec empressement. T'inscrire dans des gestes quotidiens t'éloigne de cette femme couchée dans ton salon.

Le repas terminé, elle repart et te voilà à nouveau seul chez toi. Enfin, plus vraiment seul !

Tu regagnes le salon. Elle est là. Elle n'a pas bougé ou presque ; ses mains ne sont plus crispées mais ouvertes, dos contre les boucles de laine du tapis. Ses yeux sont toujours clos et elle ne parle pas. Elle respire plus lentement maintenant et son teint est plus coloré.

Tu t'assieds sur le canapé. Elle est à tes pieds comme un chien fidèle. Tu laisses aller ta tête et tes épaules alourdies contre la tête du canapé. Tu t'assoupis un peu.

Elle est étendue à tes côtés. Les draps font comme un décor de dunes au-dessus de ses hanches. Tu entends par la fenêtre entrouverte, le bruit de la rivière en contrebas de l'immeuble. Tu as tout juste 30 ans. Cette femme qui te regarde avec ferveur te

touche mais tu vas encore explorer d'autres corps, te frotter à d'autres parfums, te bercer à d'autres voix. Tu te dis que tu as encore le temps et qu'elle t'attendra. Tu es léger, elle est grave et tu penses qu'il te faudrait l'aimer plus pour construire un pont entre vos différences. Tu es le fossoyeur de cet amour fort qu'elle t'offre malgré tout et ton inconstance ne fait que rendre sa peine plus profonde, plus déchirante. Et pourtant, il n'y a que son sourire qui se dessine et reste dans le fond de tes pensées, là où le cœur bat fort, là où l'âme s'ancre.

Tu te réveilles en sursaut et dans ton effraiment, tu balances ton pied qui vient la heurter, elle, comme un gros caillou abandonné au milieu d'un chemin. Cette pensée te bouleverse. Il y a longtemps, tu aurais pu lui offrir une autre vie. Elle t'aurait tenu la main en souriant. Mais tu as choisi de la blesser, de la rejeter. Elle n'a rien dit ; pas un mot, pas une larme. D'ailleurs, elle n'a jamais rien dit, demandé, exigé. Il faut vraiment s'aimer bien peu pour ne pas se rebeller et se résigner ainsi sans même un combat. Elle a simplement tourné le dos, la tête un peu plus inclinée vers l'avant et elle est partie. En quelques secondes, un bout de son épaule, un pan de sa jupe, une mèche de ses cheveux et le coin de la rue puis plus rien, plus jamais. Jusqu'à aujourd'hui. Est-elle venue te faire des reproches ? Briser ta vie comme tu as brisé la sienne ?

Tu te lèves. Tu ne supportes plus cette chose à moitié morte sur ton tapis. Tu te fais un café et tu te dis que lorsque tu retourneras au salon, tu trouveras la force de la secouer, de lui extirper des explications. Juste un café et quelques minutes pour trouver un peu de courage. De la cuisine, tu fixes le jardin. La balançoire est vide ; tes enfants sont grands maintenant. Il faudra bientôt que tu tondes la pelouse. Machinalement, tu alignes les petits bibelots sur le rebord de la fenêtre. Tu regardes plus loin que la haie au bout du jardin, tu accroches ton regard à la ligne d'horizon dentelée par les sapins et tu te dis que d'ici, la vue sur le Doubs est imprenable. Tu aimerais rester là, statufié, les pieds collés au carrelage avec juste les yeux qui se meuvent pour suivre l'eau de la rivière qui serpente dans le fond du val. Tu as choisi ce lieu pour sa sérénité, pourtant si loin de ton Sud natal et tu aimerais qu'il soit la dernière chose que tu vois avant de mourir. Mais maintenant, il te faut bouger. Tu espères que ta compagne ne reviendra pas plus vite du travail et que tu en auras fini avant qu'elle ne soit là. Mais fini quoi au juste ? Fini avec cet amour de jeunesse écrasé, épuisé au milieu d'une des pièces de ta villa bourgeoise ? Fini avec ta jeunesse, tes remords, peut-être ? Et si c'était le début d'une nouvelle vie ? Tu l'emporterais dans tes bras comme un prince amoureux et brûlant ; enlacés vous fileriez par-delà les collines, juste avant que le soleil ne vienne les embraser de ses dernières chaleurs orangées. Une seconde chance pour cet amour meurtri. Parce qu'il a été maltraité cet amour mais aussi parce que tu te souviens qu'il était doux et qu'il t'a souvent manqué. Peut-être que tu retrouverais des couleurs de lune sur ses paupières mi-closes, les liens de perles brodés par ses rires, ton visage en ombre sur ses joues rosies puis au

creux de son cou. Tu retrouverais tes doigts entremêlés dans ses cheveux. Tu serais à nouveau celui qui caresse, apaise, reconforte, encore une fois. Ses joies t'éclabousseraient, dessineraient des soleils dans tes pensées. Ce serait bien. Ce serait une autre vie, une nouvelle vie. N'y as-tu pas déjà rêvé secrètement ? Oserais-tu risquer ?

Mais tu t'égares !

Tu as peur. Tu trembles mais tu ne peux pas reculer. D'un souffle, tu traverses le couloir qui te sépare d'elle puis, brusquement, tu t'arrêtes net dans l'encadrement de la porte : elle n'est plus là ! Tu fouilles toutes les pièces, puis le jardin mais rien. Elle a disparu !

Et te voilà pantelant, étranglé, suspendu à toutes les questions que tu te poses, droit comme un point d'exclamation. Tu te sens vide, abandonné. Tu fixes le tapis ; son rouge s'est terni. Tu as même l'impression qu'il est recouvert de cendres. Tu finis par t'y allonger à ton tour. Il a son odeur, un parfum de bois brûlé. D'ailleurs, mais tu ne le sais pas encore, à chaque fois que tu te sentiras seul dans cette grande maison qui ne sera plus dès lors ton abri familial mais un lieu étranger, tu retourneras t'y étendre.

De la cuisine, tu guettes son retour. Mais le retour de qui ?

Lorsqu'elle entre, elle ne pose pas d'autres questions qu'un laconique et pragmatique :

- Elle a dégagé ?

Elle ne parlera jamais de cet épisode. Et toi ?

Souvent, tu iras poser tes mains là où tu l'avais trouvée allongée dehors. L'herbe sera encore un peu écrasée mais bientôt, les brins se redresseront et il n'y aura plus de traces visibles de cet étrange passage. Toi seul seras le témoin écorché de ce moment que tu garderas secrètement dans tes chairs à vif. Tu poursuivras cette vie abîmée, la tienne pourtant, avec un caillou dans la chaussure.

Et bien des semaines plus tard, en soulevant le tapis par hasard, tu trouveras un petit anneau tressé de cheveux et de fil rouge.

'Dentelle', Pamela Orval